

corriger ; on le prônait à crédit comme le meilleur sujet du monde. Il devait cela à des yeux bleus très doux, et une façon caressante de demander pardon qui était irrésistible. Du reste sa famille immédiate qui l'idolâtrait ne le voyait que de loin. Raoul passait la majeure partie de l'année à Paris, toujours sous d'excellents prétextes, tandis que son père et sa mère vivaient tranquillement à Excipat, dans les Basses-Pyrénées. De temps en temps l'enfant chéri s'aventurait jusque là ; sa réputation de bon fils en prenait alors un nouvel éclat, et un bon fils devant, dans les idées de ses parents, être un bon époux, on le maria jeune. On le dota noblement, et on lui donna pour femme une petite parisienne fine, élégante et intelligente. Comme le mariage ne répugnait nullement à l'aimable Raoul, il devint facilement amoureux de la jolie créature qu'on lui montra. Elle se nommait Laure ; ce fut sous les auspices les plus heureux que le mariage s'accomplit. Raoul ayant rejeté de bonne foi derrière lui toutes les pompes et toutes les œuvres de Satan, et Laure ayant donné tout son cœur, un cœur très noble et très fier, à son amoureux fiancé.

Jamais vie en ménage n'eut un plus beau matin. C'était de part et d'autre une affection réciproque, plus folle chez le jeune mari mais profonde chez la jeune épouse. Il la trouvait réellement charmante, il adorait ses timidités, ses silences, ses rêves même. Autant Raoul aimait l'imprévu et la surprise, autant Laure aimait en tout l'exact et le défini. Elle façonna de suite son intérieur à ses goûts d'une délicatesse raffinée. Elle n'aimait en rien ni le bruit, ni l'éclat, ni le désordre. Dès la première heure de la journée, elle paraissait en robe ajustée, les cheveux lisses ; jamais le plus petit négligé, ni sur elle, ni autour d'elle. Raoul lui avait bien demandé pourquoi le matin elle ne déjeunait pas dans un des jolis déshabillés de son trousseau, afin de ne pas faire honte à son coin-de-feu à lui. Elle s'en était doucement défendue : elle ne l'avait jamais fait, elle ne pourrait s'y accoutumer, et comme en somme elle était toujours charmante, il se résigna.

Les amis de Raoul, et ils étaient innombrables, trouvèrent bientôt sa femme très imposante. Elle avait une façon de les recevoir très gracieusement sans leur tendre la main qui n'était pas encourageante. On ne disait rien au mari qui était manifestement amoureux, mais il fut établi que le pauvre Raoul était en servage.

Pour lui, il trouvait ce servage très doux ; l'espèce d'autorité inconsciente que sa femme avait prise sur lui lui plaisait ; il aimait à se dire qu'il devait rentrer à telle ou telle heure parce que Laure l'attendait. Il écoutait volontiers ses conseils ; elle prêchait dans leur vie, l'ordre et la modération, et quoiqu'elle aimât l'élégance tout autant que lui, elle l'aimait autrement. Il riait quelquefois en se voyant maître et seigneur dans une maison si sagement réglée, ressemblant si peu à son coin de garçon, aussi peu que Laure ressemblait à ses amies d'autrefois. Elle avait su obtenir de lui, même le sacrifice de sa pipe, et ce sacrifice qui lui avait été dur, il l'avait trouvé juste. On ne pouvait imaginer Laure exposée à quoi que ce soit de grossier. C'était avant tout une fleur délicate qu'il fallait craindre de froisser en la touchant.

Deux petits enfants, des jumeaux vinrent mettre une note lumineuse dans ces vies déjà si heureuses.

Pour le coup Raoul sentit que c'en était fait. Ses parents, sa femme, ses enfants, le rivaient à jamais au foyer domestique. Si quelquefois il avait jeté sur la rive qu'il avait quittée quelques regards de regret et de convoitise, cela ne

serait plus ; étant l'homme le plus fortuné de la terre, il se contenterait de cette part suffisamment enviable.

Puis, sans qu'il sût comment ni à quelle heure cela avait commencé, la satiété se fit sentir. La voix toujours douce et basse de sa femme le lassa ; il aurait voulu quelquefois des éclats, un rire bruyant, ce qui réveille enfin. Cette distinction si constante, ce raffinement en tout, cet éloignement pour tout ce qui était trivial lui apparut comme une bégueulerie de la vingtième année qu'on doit laisser derrière soi au premier enfant. Il essaya, mais bien en vain, d'émanciper un peu sa femme, de l'élever à la dignité de camarade. Peu à peu les soirées à deux, ou passées dans le cercle intime de la famille lui parurent d'un monotone atroce. Il commença par s'émanciper en allant après dîner fumer sa pipe dans son fumoir, et comme il ne voulait pas incommoder sa femme, il prit l'habitude de sortir après pour prendre l'air.

Il rentra d'abord au bout d'une heure, puis à onze heures, puis à une heure, et enfin pria un jour sa femme de ne pas l'attendre.

Elle ne fit ni un reproche, ni une récrimination, et le lendemain il ne parut rien sur son visage. Elle ne chercha pas ses caresses, mais accepta son baiser avec douceur.

Raoul ne tarda pas à avoir conscience qu'il avait mené depuis son mariage une vie abrutissante.

Il éprouva trois ou quatre fois par semaine le besoin de dîner à son cercle pour se refaire à l'existence normale.

Cette nécessité fut acceptée par sa femme sans plus de fracas ; elle pâlisait légèrement quand son mari lui disait en l'air de ne pas l'attendre après sept heures et demie : mais elle ne présentait aucune objection ; une ou deux fois il fut pris de remords, rebroussa chemin, et trouva la table mise avec tout le soin accoutumé, et parée de fleurs fraîches comme en toute saison Laure le voulait ; son couvert était mis, et son retour inopiné ne fit aucun événement ; il répondait alors par la plus tendre amabilité à l'indulgence de sa femme, se jurait de ne plus la quitter et recommençait le lendemain.

Le moment vint où Laure sentit qu'elle avait une rivale sérieuse ; comme elle dédaignait toute espèce de raconter et n'en eût pas écouté même de ses plus proches, ce fut son seul instinct qui l'avertit ; une critique amère sur une de ses toilettes ; une raillerie sur sa manie d'écrire journalièrement sur son ardoise les occupations de ses gens lui révélèrent aussi bien que l'aurait pu faire la plus entière certitude qu'une autre femme était dans le cœur de son mari.

Elle ne tenta pas de lutter avec des armes qu'elle ne connaissait pas ; elle ne vit son salut que dans le maintien simple et ferme de son genre de vie ; elle tint bon dans ses retranchements, et ne fut ni moins haute, ni moins digne, ni moins égale d'humeur. Tout chez elle était comme de coutume, fleuri et brillant ; elle menait sa vie accoutumée, ouvrait son piano, travaillait à ses grands ouvrages, recevait ses amies avec un contentement apparent.

Cette tranquillité qu'il trouvait chez lui, rendait complet le bonheur que Raoul avait trouvé ailleurs ; cette double existence lui paraissait le comble de la science de la vie. Cependant il n'arrivait pas à en jouir sans remords, et parfois il était si pénitent qu'il demeurait trois ou quatre jours de suite au logis, redevenant un mari modèle.

En ces occasions il ne pouvait s'empêcher d'admirer ce qu'il appelait le tact de sa femme ; elle l'entourait de la meilleure tendresse, lui montrait le plus souriant visage, se parait de ses petits enfants, le menait chez leurs pa-

rents, riait et causait comme aux premiers temps de leur union. Raoul se jurait alors de ne pas retourner à ses anciens errements, et y retournait.

Les mois passaient et l'abandon de la pauvre Laure augmentait ; elle ne se plaignait pas même à ses plus proches, et si elle pleurait, nul ne voyait ses larmes.

Cependant un triste matin d'hiver, elle sentit comme un poids de glace sur son cœur, quand elle acquit l'horrible conviction que son mari n'était pas rentré. La plus vulgaire excuse lui fut envoyée par la poste ; elle feignit d'y croire, et attendit. Le lendemain fut pareil. Le troisième jour elle se leva, portant dans l'âme une résolution faite.

Raoul, pendant ce temps-là, s'étourdissait d'un assez facile triomphe. Le bruit qui se faisait alors autour de Mlle X., le nom est inutile, la lui faisait croire la créature la plus séduisante qui fût au monde. Ses mines, son chant et sa personne mettaient le public en délire, et l'heureux Raoul prenait cet encens pour lui. Ah ! ce n'était plus les grands airs un peu ennuyeux de la pauvre Laure. C'était le brjo, l'entrain, la vie ! Quel contraste entre le lainage sombre moulant il est vrai une taille de Diane chasseresse, et les peignoirs bleu mourant, rose incandescent de Mlle X., dont les dentelles ne s'effarouchaient pas de l'odeur de la pipe... Ah ! il était un homme heureux ! bien heureux ! Il entrevoyait bien dans l'ombre, comme la nécessité d'une légère contrition, et l'opportunité d'un retour au domicile conjugal, ne fut-ce que pour ne pas trop indisposer les vieux parents. Mais pour l'instant, il était tout au plaisir.

Un soir, comme il donnait ses derniers ordres pour un grand dîner, au cabaret, en l'honneur de sa belle, comme les convives commençaient à arriver, une lettre qu'on lui envoya du cercle et sur laquelle il reconnut l'écriture de sa femme, lui fit l'effet du spectre de Banco ! Que pouvait bien lui dire Laure ? Lui faire des reproches !... Pas la peine de lire ! Il se ferait pardonner, mais en attendant il voulait jouir de son reste. Son infante était de la plus belle humeur du monde ; fraîche comme un péché, douce comme le miel, elle inaugurait le soir une toilette sans rivale et l'adorait proportionnellement... Lire un sermon dans cet état d'esprit, c'était impossible !... et quand vers sept heures et demie, on se mit à table, il portait encore dans sa poche l'enveloppe intacte. Mais qu'il le voulût ou non, cette enveloppe le brûlait, et sa joie en était singulièrement modérée ; il sentit qu'il ne retrouverait ni sa verve ni son entrain, avant d'en connaître le contenu : la pensée qu'un des enfants était peut-être malade lui serrait la gorge, et comme la déesse recevait l'encens de la compagnie réunie pour lui en offrir, il s'esquiva un instant, et sous un bec de gaz du couloir, lut ces lignes :

" Raoul. Je vous attends à sept heures pour dîner. Si vous ne venez pas, je comprendrai que vous ne m'aimez plus, et le train de huit heures m'emmènera chez mes parents, où je vivrai dorénavant.

" Si vous le voulez, au revoir, sans reproches, et sans récriminations.

" Laure."

Le train de huit heures ! il était sept heures et demie passées, Raoul sentit que son cœur battait soudain bien violemment. Sa femme partie ! Il n'était pas du tout préparé à cela ! Qui aurait pu imaginer qu'elle eût en réserve une pareille détermination ? Elle paraissait toujours si calme, si résignée, presque si heureuse ! Le parti de Raoul fut pris en un instant ; il